

Huitième Journée de la Traduction de la Foire du livre de Bruxelles

30 mars 2023

Traduire en militante

Avec July Robert et Cristal Huerdo Moreno

Parcours

July Robert est venue à la traduction par le biais de ses activités militantes au sein de plusieurs collectifs. Elle a ainsi pris connaissance de l'essai *Walking with the comrades*, dans lequel l'autrice Arundhati Roy rend compte de sa rencontre avec la guérilla maoïste avec laquelle elle a vécu une quinzaine de jours en immersion totale, à l'image du travail journalistique/documentaire que fait l'autrice Florence Aubenas.

La traduction que July a livrée de ce texte a suscité l'intérêt de plusieurs collectifs francophones qui l'ont partagée. Ensuite ils l'ont poussée à traduire d'autres textes afin de les rendre accessibles aux militant-es francophones. Au fil du temps, elle découvre un vrai plaisir de traduction ; elle a à présent signé la traduction de deux ouvrages.

Tout d'abord *Dans le sillage de Naxalbari* de Sumanta Banerjee qui a été publié chez Academia. Il s'agit du récit de la naissance du mouvement maoïste en Inde écrit par un journaliste qui est lui-même devenu guerillero pour ensuite le raconter dans un livre. Puis *In the Name of Women's Rights* de la chercheuse Sara Farris, paru en décembre 2021 aux éditions Syllepse sous le titre *Au nom des femmes*, qui dénonce l'instrumentation raciste du féminisme.

July Robert est actuellement en train de travailler sur un manuscrit pour la maison d'édition indépendante Wildproject. Il s'agit de l'ouvrage de l'autrice et chercheuse australienne Ariel Salleh « Ecofeminism as Politics » qui prendra place aux côtés d'autres traductions écoféministes du catalogue de la maison, de Carolyn Merchant à Val Plumwood en passant par Vandana Shiva.

Traduire en militante

July souligne que c'est son parcours militant qui l'a amenée à traduire, elle n'a pas de formation de traductrice. La traduction bénévole est utile, mais il ne faudrait pas que cela empiète sur les revenus de professionnel.les ni ne nuise à la reconnaissance de leur métier. Pour l'ouvrage qu'elle a traduit aux éditions Syllepse, elle a touché des droits d'auteurs, mais son nom ne figure pas sur la couverture...

Pour Wildproject, elle sera rémunérée au feuillet.

Pour s'engager dans la traduction militante, il faut être bien conscient-e qu'il va falloir déployer énormément d'énergie et faire face à de nombreuses difficultés. Mais elle permet de ne pas traduire des textes dans lesquels on ne se retrouve pas, elle naît de l'envie, de l'espoir de faire bouger les lignes. La traductrice doit transmettre aussi la « passion » de l'autrice qui a mis ses tripes dans son ouvrage, avec l'envie de changer le monde.

Plutôt que de se présenter en traductrice, July préfère dire qu'elle a une « pratique traductive ». En effet, au-delà du passage d'une langue à une autre, elle cherche à donner un éclairage – son intervention n'est donc pas transparente. Elle essaie d'apporter une valeur ajoutée, un regard. Cela peut par exemple être lié au simple fait qu'un texte écrit dans les années 1960, dont on redécouvre la force, n'est pas traduit aujourd'hui comme il l'aurait été dans les années 1960, car le monde bouge. De plus, les concepts

novateurs à l'époque, et les termes créés pour en rendre compte peuvent être aujourd'hui utilisés de façon biaisée. Il est alors indispensable de préciser ce qu'ils désignaient au départ.

Du fait même des textes très situés qu'elle aborde, la traduction militante nécessite régulièrement l'emploi d'emprunts ou la création de néologismes, très prégnants. Ainsi la féminisation de certains termes n'existe pas encore en français... C'est-à-dire que lorsqu'elle a commencé à traduire des textes sur la guérilla maoïste en Inde, elle a réalisé qu'on utilisait toujours le terme « guérillero », passé dans le langage commun en français, pour désigner ces combattant-es, alors qu'il y avait beaucoup, énormément de femmes combattantes. Et elle a pris la décision, comme choix de traduction, d'utiliser le terme guérillera. Parfois, c'est plus compliqué – le terme anglais *re-sister*, qui désigne le fait de « résister ensemble en tant que femmes » est ainsi difficile à transposer ; après diverses tentatives, le choix a été fait de l'écrire en italique et de fournir un glossaire. D'autres mots peuvent donner lieu à d'intéressantes discussions, parce qu'ils sont sans équivalent, ou parce qu'on ne dispose pas de traduction assez fine pour rendre tout ce qu'ils englobent. De récents débats portent par exemple sur *agency* (puissance d'action, puissance d'agir) et *empowerment* (empouvoirement, empouvoisement).

À cet égard, la Belgique est souvent tributaire de son voisin français qui se réfère au dictionnaire de l'Académie française, dont les gardiens sont souvent réfractaires aux évolutions. Dans le monde de la traduction, les lignes sont en train de changer (grâce à des personnes comme Noémie Grunewald, autrice de *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s*, ou Virginie Despentès). Et la traduction militante a justement la capacité de faire avancer la langue : il en va de la responsabilité des traducteur-ices de trouver une version dans leur langue et de faire avancer la société. La langue met en évidence les luttes, la vision de la traductrice en rajoute une couche.

Une personne du public fait remarquer que l'emploi du terme « militant » est contesté, du fait de son origine : il dérive du verbe « militer », du latin *militare* qui signifie « être soldat, faire son service militaire ». D'origine guerrière, le terme est issu de la théologie, puisque, longtemps, l'adjectif militant a qualifié l'Église qui combat ou qui lutte, ou les membres de la milice du Christ. Certaines, au nombre desquelles la traductrice iranienne Mahdis Sadeghipouya qui se lance à son tour dans la traduction de *In the Name of Women's Rights* en farsi, refusent de parler de traduction militante.

Interrogée sur le paysage éditorial, July indique qu'il est en train de changer. Aujourd'hui, même les grosses maisons d'édition « surfent » sur la vague des luttes féministes, #MeToo, etc. pour développer des collections qui se veulent féministes, mais qui ne sont que des espèces de faire-valoir, simplement pour être dans l'air du temps, car il n'y pas de sincère engagement derrière. Récemment, Noémie Grunewald a fondé une maison d'édition coopérative féministe, Hystérique & AssociéEs. Elle a fait le pari d'éditer *Stone Butch Blues*, un roman de Leslie Feinberg dont la traduction a été confiée à des dizaines de personnes qui se sont relayées et concertées durant six ans – une véritable traduction militante à laquelle chacun(e) a mis sa patte, pour rendre au mieux l'ambiance de l'original. Il y a aussi les enjeux d'écriture inclusive, avec le pronom mixte *they* en anglais. En l'absence de ligne directrice en matière d'écriture inclusive, divers choix ont été faits¹. Les maisons d'édition sont plus ou moins souples à ce sujet. Wildproject a adopté une charte pour l'écriture inclusive qui est inspirée de la charte de la revue *La Déferlante*.

L'enseignement doit accentuer le savoir, la réflexion. Les mots ont un tel pouvoir qu'il est essentiel de revoir ce qui a longtemps semblé acquis. Les violences faites aux femmes sont le résultat de siècles de

¹

masculin pluriel. Est-ce que l'on va trop loin ? C'est peut-être nécessaire d'en passer par là pour revenir à une égalité.

Compte-rendu : Émilie Syssau

Pour aller plus loin :

Dossier « Traductrices du monde entier, levez-vous ! » in *La revue nouvelle*, n° 1/2023

<https://revuenouvelle.be/-2023->

<https://secoursrouge.org/category/dossiers/inde-nepal/arundhati-roy/>

<https://m-editeur.info/publications/au-nom-des-femmes/>

<https://hysteriquesetassociees.org/2020/05/12/produire-une-version-francaise-de-stone-butch-blues/>

<https://hysteriquesetassociees.org/2020/05/12/traduire-stone-butch-blues-en-francais/>

Ce texte est soumis à la loi sur la reproduction. Autorisation à demander à traduqtiv@gmail.com